

■ Ouvrez d'urgence *Sympathie pour le fantôme*, le roman de Michael Ferrier c'est l'un des événements de cette rentrée. Il vise « l'épaisseur » du temps qui, soit dit en passant, ne passe pas ! Explications ? Il s'agit de decrypter le message des morts qui, selon qu'on sait les écouter, n'ont jamais été aussi vivants. Ferrier, précisément, sait decrypter leurs messages. D'où sa sympathie pour certains fantômes, « ceux qu'on a enlevés de l'Histoire ou qu'on y a pas laissés entrer ». Rappel des fantômes ! Oui. Et pour cet exercice, rien ne vaut le roman, cette « forme mobile », « mélange de friction et de fluidité » – pour la friction et la fluidité, vous pouvez compter sur Ferrier ! Autre visée du romancier : la remontée du temps. Un viatique ? « Devenir plus ancien que soi ». Refuser de « brocanter des souvenirs », mais reconstituer une mémoire. Comme l'écrivait Céline dans les premières pages de *Mort à Credit* – et Ferrier, subtilement, lui emprunte sa formule – « plus un être pour recueillir doucement l'esprit des morts » (Céline, en réalité, parle de l'esprit « gentil » des morts mais Ferrier n'a pas le temps, il coupe, il colle, il lui faut aller vite, à l'essentiel, à l'esprit seul, la Lettre suit). Il attaque : « Plus personne ne sait comment se souvenir et comment oublier, plus personne ne sait comment être français ». Désormais, il va falloir « musiquer » tout ça. Et Ferrier a de l'oreille. Jugez plutôt : « Voilà maintenant que je retourne le sablier des ans, je passe de l'autre côté du temps. Nous sommes à Tokyo, au début du 21^e siècle, tout au fond d'une impasse remplie de fleurs et d'oiseaux. Il y a un grand cerisier près de la maison. Vous avez trouvé cette planque, aux antipodes, criblée de rires et de discussions en langue étrangère. On vous demande ce que vous faites, vous répondez au hasard : professeur de français, présentateur de télévision, organisateur de colloques, n'importe quoi. En fait, c'est très simple : vous écrivez, mais plus personne ne sait ce que ça veut dire ou presque, pas grave, vous êtes bien, vous lisez, vous dormez, vous vous promenez, vous ne sortez



(Ph. C. Helie / Gallimard)

qu'à la nuit tombée, façon vampire ou loup-garou. Au bout d'un moment les gens doutent même que vous existiez, on vous fiche une paix royale ». Le dispositif est en place (le pitch, comme on dit à la télé). Le narrateur de *Sympathie pour le fantôme* s'appelle Michael, il est donc professeur de littérature française à l'université de Tokyo (cette ville est l'un des personnages du roman), travaille aussi à la télévision (chroniqueur dans une émission intitulée *Miroirs de la France*), dans des journaux, il organise des colloques, il écrit. Yuko, sa belle collègue de la télévision – il y a des pages admirables sur ses soirées avec cette subtile et sensuelle Japonaise – lui propose de participer à une grande émission sur la France dont le concept est clair : présenter l'Histoire de France sous un jour nouveau, original. Michael accepte. Dans quel but ? Faire resurgir des pans de mémoire volontairement occultés, contester le récit unique des discours dominants. Ne pas juger mais comprendre. « Redonner vie à ce feuilletage étonnant qui forme la nation française. Alors, les époques se telescopent. Alors les racismes

volent en éclats. Alors le pluriel revient, dans le lieu, dans la langue et dans les mémoires ». Il s'agit, par conséquent – pour lui, de fouiller une histoire parallèle. « Faire apparaître la disparition ». C'est ainsi que Michael va proposer à Yuko trois portraits de héros, trois récits de rébellion, trois petites histoires ironiques, colorées et décalées des « invisibles » : celles d'Ambroise Vollard (le marchand d'art créole, ténébreux et hypersomniaque), de Jeanne Duval (la déesse de Baudelaire, grande connaisseuse des secrets noirs de l'amour) et d'Edmond Albius (l'esclave marieur de fleurs). À eux trois, ces personnages « transpercent le 19^e siècle – qui leur en voudra beaucoup –, le font basculer dans le 20^e et l'emportent jusqu'aux rivages du 21^e () Ils forment le trident parfait ouvert, déluré, hybride ». Voilà, le temps est compressé, il faut l'ouvrir. Ferrier est donc à l'écoute de « quelque chose de lointain » – et qui nous parle. Il fait la démonstration éblouissante que le passé ne passe pas. Il pointe les résistances mais surtout les refoulements. Il provoque « le ramdam des mémoires ». On l'a compris : *Sympathie pour le fantôme* est un texte de combat. Écoutez, par exemple, cette pique sur l'université : « La vérité, c'est que la littérature est la grande ennemie de l'université () L'une et l'autre sont incompatibles, c'est la grande hantise des profs : récupérer, ramasser, réduire, en finir avec ce truc qui bouge et gigote, qui palpite, le laisser là étendu pour le compte, mort ». Et celle-ci, sur la télé : « Univers vain, vaste et vide. Le moindre pistil de fleur est plus profond, plus complexe, plus subtil. La télé est vraiment au cœur du système, à la fois son cœur et son nerf, son but et son instrument. Reifiante et rassurante. Excellent poste d'observation sur le decervelage en cours ». Ferrier perce, ferraille éperonne banderille. Il se sert de sa langue comme d'un mousquet. Ses portraits – ceux des pontes de la fac, des responsables du petit écran – sont précis et chargés. Bref, son style est à la hauteur de son propos – ce qui est rare. « Alors oui, la ça va, ça s'écrit comme ça doit s'écrire, sans remords ni repentir, la fusée de la phrase ». ■